

**NOS SI BRÈVES
ANNÉES DE GLOIRE**

Du même auteur

Histoire de la Grande Maison

Seuil, 2005

Caravansérail

prix Tropiques

prix François-Mauriac de l'Académie française

Seuil, 2007

CHARIF MAJDALANI

**NOS SI BRÈVES
ANNÉES DE GLOIRE**

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-107262-4

© Éditions du Seuil, janvier 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Nayla, toujours
À celle qui marche la nuit
Au compagnon de veille*

À la mémoire de Samir Kassir

1

Tenez, asseyez-vous là, en face de moi, vous aurez ainsi sous les yeux le spectacle de ces montagnes et de la lumière du matin qui s'y étire paresseusement. Cela siéra bien au récit de misère hautaine et de gloire que je vais vous faire. Vous avez l'air pourtant assez bien renseigné, mais il y a sans doute encore pas mal de choses que vous ne savez pas et que je vais vous dire, comme ça sera complète l'histoire folle que vous écrirez à ma place, si vous l'écrivez un jour comme vous le prétendez et comme je n'ai jamais réussi à le faire moi-même, malgré mille tentatives, et vous ne serez pas venu jusqu'ici pour rien. Mais auparavant goûtez donc ces figues qui ont un goût de miel et d'encens, n'hésitez pas, servez-vous, elles viennent de la parcelle devant laquelle vous êtes passé en arrivant, celle qui est derrière les vieux noyers. Celle-là, c'est une des premières que j'ai acquises, au temps où la réussite s'est mise enfin à me sourire, même distraitement, après tant d'années de pauvreté et de désespérante impuissance, et

où j'ai commencé à passer mes étés ici, à acheter pour rien ces morceaux de montagnes, pour le seul plaisir, pour la couleur de vénerie des grands platanes près des ruisseaux en automne, pour la brillante splendeur bleue des sommets en été. C'était deux ans avant la guerre, et avant ma sortie de Ayn Chir avec les restes de l'usine légendaire, cette usine que j'ai démontée et enlevée comme une femme ou un harem deux fois en dix ans et que j'ai deux fois en dix ans promenée par monts et par vaux comme un vulgaire chapiteau de foire. C'est elle qui a fait ma fortune, pourtant, comme elle avait fait avant moi celle de mon père, ainsi que vous le savez. Mais ne mélangeons pas tout, parce qu'il y a des choses qui se répètent et d'autres qui n'existent qu'une fois et d'autres encore qui n'ont été que d'étranges mirages. Commençons donc par le commencement, et d'abord servez-vous de figues, ou alors croquez une de ces pommes qu'on vient de nous apporter. Non ? Plus tard ? À votre guise. Moi, je vais m'en couper une, vous la partagerez si vous voulez, et en attendant, écoutez, puisque vous êtes venu jusqu'ici pour ça.

Pour commencer, je dirais, imitant une phrase célèbre, que j'appartiens à l'une des plus anciennes familles de Beyrouth. Mais l'ancienneté ici ne confère aucun titre de gloire ni de noblesse, elle marque juste l'appartenance ancestrale à une profession ou une corporation, et souvent pas des plus reluisantes, négociants en légumes, cafetiers ou croque-morts. Dans le cas des Cassab, il s'agissait de la profession de maçon, dans laquelle s'illustrèrent nombre

des artisans de Marsad, d'où nous sommes originaires. C'est apparemment dans ce métier que fut élevé mon grand-père, qui construisit et dalla avec ses frères le sol de bien des maisons de Marsad, d'Achrafieh et de Zkak el-Blat. Mais il faut croire qu'il fut le dernier de sa lignée à le faire puisque Halim Cassab, mon père, concurrencé sans doute par ses cousins et plus jeune qu'eux, refusa la misère promise aux cadets des familles. Vers 1910, il renonça à ce métier et quitta le quartier de Marsad. Il vint à Ayn Chir, de l'autre côté de la Forêt de Pins, où il se mit au service de Wakim Nassar, l'un des hommes les plus puissants de la région. Chez les Nassar, qui étaient de fameux planteurs d'agrumes, il se familiarisa avec l'oranger. En 1915, il partit à la guerre dans l'armée ottomane et à son retour il aida Wakim dans ses entreprises désespérées pour remettre sur pied ses plantations ruinées durant le conflit. Il avait par ailleurs connu un marchand de semis avec qui il travailla, et la conversion rapide de l'économie du Liban fut pour lui une aubaine. Les planteurs arrachaient les mûriers et il leur proposait en échange des semis ou des arbres de remplacement, orangers, citronniers ou néfliers. Il fit fortune, il s'acheta des terres à l'ouest de Ayn Chir, aux limites de Ghbayré, il planta ses propres arbres, puis il acquit les murs d'une vieille magnanerie, un bâtiment tout en longueur, vaisseau de pierre en rade au milieu des potagers, à deux pas des premières dunes qui allaient vers la mer. Au temps où les filatures de soie tombaient l'une après l'autre, causant la ruine définitive de la

culture du ver à soie, il investit toute sa fortune dans une manufacture qui importait le coton d'Égypte et convertit ainsi la vieille magnanerie en industrie moderne. Aux alentours de 1930, il éleva la demeure que nous avons habitée longtemps encore et dont la beauté mit en évidence la lente érosion de celle des Nassar, les Nassar qui étaient à ce moment dans une situation de décadence apparemment irrémédiable, les fils de Wakim, partis les uns après les autres pour l'Égypte, ayant laissé derrière eux leur Grande Maison aux bons soins de leurs sœurs mariées, de leurs beaux-frères et aussi de mon père.

C'est durant l'absence des Nassar que les Cassab, grâce à mon père, connurent leur heure de gloire. Pourtant, malgré sa fortune, son usine et ses terres, malgré sa famille et tout ce qui gravitait autour de lui, servantes, ouvriers, contremaîtres, Halim Cassab conserva une sorte d'impétuosité qui l'empêcha de s'assagir, de prendre la posture du notable. Il était turbulent et généreux, prêt à faire le coup de poing ou à se lancer dans d'aventureuses actions, aimant à s'entourer d'abadayes, familier des cafés de Beyrouth, adorant les voitures de luxe, et tout ça lui valut dans les salons, dans les milieux d'industriels et chez les mondains, qu'il fréquentait peu sauf lorsqu'il épousa Catherine Habib, ma mère, une réputation de voyou de luxe ou de bandit romantique. Car il était beau, paraît-il. Il avait des yeux bleus plus limpides que les lacs de montagne, et sa voix était célèbre, haute et virile, il en jouait magnifiquement pour les discours, les discussions

et surtout pour la séduction, car il aimait les femmes et leur plaisait, au grand dam de la sienne, évidemment. L'amitié que lui portaient les abadayes orthodoxes et maronites les plus célèbres de Beyrouth le rendait assez redoutable, ce dont témoigne une histoire fameuse. Elle met en scène l'évêque de Beyrouth, rien de moins. Ce personnage, puissant s'il en fut, était apparemment en conflit avec Halim pour de sombres questions de biens autour du couvent de Saint-Élie, dans les dunes, à moins que ce ne fût pour des biens de mainmorte du quartier de Marsad. Enfin, je ne sais pas, mais ce qui est certain c'est que la querelle s'envenima, on tenta des médiations, elles ne servirent à rien et l'évêque se mit à dire du mal de Halim Cassab pendant ses sermons, ce qui contraignit ce dernier à envoyer un matin trois de ses sbires corriger le prélat. Si l'histoire est restée célèbre, c'est parce que la correction eut lieu, paraît-il, en pleine messe, à Saint-Nicolas. J'ai toujours eu du mal à imaginer l'audace de ces trois lascars entrant dans le saint des saints par les trois portes de l'iconostase, celle du père, du fils et du Saint-Esprit, refermant soigneusement derrière eux les rideaux pourpres à franges dorées comme s'ils entraient dans un confessionnal et entreprenant ensuite d'injurier l'homme d'Église puis de lui donner quelques gifles avant que ce dernier se mette très probablement à lancer des imprécations puis des jurons. Les exclamations choquées puis les cris indignés des archimandrites et autres curés attirèrent sans doute la foule qui se précipita malgré

son hésitation à profaner l'autel, mais déjà, preuve sans doute que son respect pour les choses sacrées s'arrêtait là où commençait sa propre défense, l'évêque avait saisi une croix byzantine aux branches trilobées et l'utilisait en guise de sabre, la faisant tourner autour de sa tête, donnant des coups à l'aveuglette et tranchant littéralement l'oreille de l'un des trois agresseurs. L'affaire eut évidemment un gros retentissement, Halim s'en montra assez fier et sa fierté déteignit sur ses fidèles, notamment l'homme à l'oreille coupée, qui demeura longtemps au service des Cassab et arborait sa cicatrice comme une glorieuse blessure de guerre.

Ce genre d'affaires dut néanmoins finir par porter malheur à mon père, qui mourut assassiné un soir de l'été de 1948, dans des circonstances obscures, liées probablement à quelque contentieux réglé à coups de poing, en pleine débâcle de Palestine et alors qu'arrivaient jusqu'à Beyrouth des milliers de réfugiés. Ces derniers, venus à pied depuis la Galilée, Haïfa et Saint-Jean-d'Acre, après avoir remonté le long de la côte, furent installés dans les dunes, non loin de la mer, à quelques encablures de Ayn Chir. Halim éprouva de la compassion à leur égard et m'emmena souvent avec mes sœurs pour nous apprendre ce que peuvent être la misère et le retournement du sort. Il nous chargeait de petits cadeaux que nous distribuions aux enfants, il fit lui-même plusieurs fois la navette entre l'usine et les camps, dans sa Pontiac ou sa Plymouth chargées de vêtements, de couvertures et de nourriture.

C'est en revenant de l'une de ses sorties caritatives, dit-on (mais qu'allait-il faire dans les camps de réfugiés la nuit, à moins que cela ne se fût produit à la tombée du jour), qu'il fut surpris en mettant pied à terre dans la cour de sa manufacture ; plusieurs coups de feu le laissèrent mort, le corps à moitié rejeté à l'intérieur de la Pontiac ou de la Plymouth, et les jambes à l'extérieur dans la poussière. Les guerres et les déplacements de populations, la refonte entière de la géographie et de l'histoire de la région à cette époque firent passer presque inaperçu ce crime jamais élucidé.

Dans les années qui suivirent, on découvrit que notre père avait allègrement dépensé la fortune qu'il avait amassée, si bien qu'à sa mort il restait certes l'usine et les terres alentour, mais pour tenir tout cela il n'y avait plus rien. Ses concurrents jaloux ont alors fondu sur ses entreprises. Les Textiles du Levant et la Société lainière du Liban ont tout mangé autour de nous, nous laissant là, garçon et filles en bas âge à la charge de notre mère, ruinés, avec pour seule fortune le souvenir d'une gloire que d'anciens fidèles de mon père, les abadayes de Marsad et de la vieille ville, venaient nous rappeler quand ils rendaient visite à ma mère. De cette splendeur flétrie, il restait encore l'immense maison, qui continuait de lever haut son front par-dessus ses fenêtres et qui regardait une mer d'orangers à ses pieds. Mais la décrépitude la guettait, malgré la guerre que lui avait déclarée ma mère, et on risquait à tout moment de se prendre un morceau

de plâtre du plafond sur la tête. Ces plafonds étaient si hauts que celui qui entrait dans la maison en claquant la porte d'entrée trop fort avait le temps de traverser le vestibule et de faire encore quelques pas dans le salon avant que le fragment de plâtre lui atterrisse dessus. Vous riez, mais c'était ainsi, et ma mère avait fini par renoncer à s'asseoir sur le balcon où elle aimait prendre son petit déjeuner, de peur qu'il ne cède sous le poids de ses occupants, qui risquaient, selon elle, de se retrouver cul par-dessus tête cinq ou six mètres plus bas, au milieu des pierres descellées, des hérissements échevelés de ferronneries aux motifs maniéristes et des morceaux de tables et de chaises, après être passés à travers le ramage des quelques pins qu'elle entretenait encore et des restes d'orangers et de bigaradiers qui, autour de la maison, ne servaient plus qu'à faire de l'eau de fleur. Finalement, un ami de la famille l'avait rassurée sur l'état du balcon, elle avait fait faire quelques travaux de soutènement et avait repris ses petits déjeuners, tournée tantôt vers la mer à l'ouest et tantôt, l'hiver, vers le nord-est, vers le mont Sannine et sa grande nef blanche dont la sérénité au voisinage du ciel donnait à son propre visage quelque chose d'angélique et de paisible, tandis qu'elle buvait son thé et mangeait ses biscuits à la marmelade.

Et puis il y avait l'usine, dont notre mère dut comme je vous l'ai dit vendre les machines à nos concurrents pour nous faire vivre et nous éduquer. Elle n'en conserva que

les murs et, dans un petit atelier, quelques couturières qui faisaient des façons pour les couvents et les petits commerçants des souks. Afin de l'aider, il y avait aussi un contremaître inutile et un gardien qui ne gardait rien mais que l'on gardait parce que c'était l'homme à l'oreille tranchée, un des éléments de notre patrimoine. Les deux compères régnaient sur des murs et des hangars vides où l'on entreposait les caisses d'oranges et les sacs d'olives et où subsista pendant des années l'odeur de teinturerie de la manufacture disparue, une odeur qui fut petit à petit concurrencée par celle des produits que l'on épandait sur les arbres qui nous restaient, âcre, pointue, mélange de rouille et d'acide, mêlée parfois aux relents de pourriture des fruits oubliés. Et puis j'ai moi-même entreposé dans les locaux vides les fameuses machines à coudre Swing dont je vous raconterai l'histoire, des machines invendues que j'ai alignées là quand je n'ai plus su quoi en faire et qui pendant des années ont attendu, comme les chevaux d'un haras oublié ou les vierges prisonnières d'une tour maléfique.

L'homme à l'oreille tranchée rendait des comptes à ma mère. Avec l'ancien contremaître, il avait fait son potager autour de la fabrique et tous deux se servaient aussi en fruits sur les terres mal entretenues des Cassab, ils arrosaient quand ils pouvaient la petite orangerie rescapée, s'occupaient d'en vendre la maigre récolte et donnaient l'argent à ma mère, même si cette dernière savait qu'ils en retenaient une partie plus importante que celle que

sous-entendait leur contrat oral. Mais elle ferma les yeux jusqu'à ce que, évidemment, ils finissent tous les deux par en faire un peu trop. Elle découvrit un jour qu'ils avaient vendu des sacs entiers de chutes de tissu de l'atelier de couture, qu'ils n'en avaient rien dit à personne et pensaient que nul ne s'en apercevrait. Or un cafard lui rapporta la chose. Elle les convoqua, les menaça, ils se confondirent en excuses, voulurent baiser ses mains pour obtenir son pardon, et cela la conforta dans l'idée qu'ils trouvaient quelques avantages à leur situation, sans quoi ils ne craindraient pas si fortement de la perdre. Les couturières de l'atelier approuvèrent sa fermeté. Elles l'aimaient comme elles avaient aimé son mari et venaient parfois lui rendre visite à la maison, lui apportant du lait caillé ou des plats qu'elles avaient cuisinés. En échange, en repartant l'après-midi, parfois elles s'arrêtaient en groupe pour cueillir des oranges ou prélever des fruits sur les figuiers de Barbarie, c'était un dédommagement pour le trop petit salaire qu'elles touchaient.

Pour faire le tour complet de la population qui hantait nos terres à l'abandon, il faut signaler encore que, aussi loin que je me souviens, il y vint pour travailler des Palestiniens du camp voisin de Hayy el-Bir. Certains s'occupaient de nos tapis au début de l'été, ils les portaient sur les terrasses ou devant les maisons, les battaient, les lavaient et passaient ainsi leurs journées pieds nus ou à genoux sur les motifs aux larges fleurs et aux entortillements de couleurs et de formes, parcelles intimes de nos maisons

exposées à l'extérieur aux yeux de tous. Il venait aussi des travailleurs agricoles avec leurs keffiehs rouges sur la tête, que ma mère embauchait une fois l'an pour cueillir les pignons de pin ou ensemercer les quelques palmiers derrière la maison. Je les regardais faire par la fenêtre de ma chambre, fasciné par leur manière de s'asseoir du bord des fesses contre leurs cordes dans le feuillage des arbres, bavardant, une serpe dans la ceinture, et me faisant parfois des signes amicaux, comme des marins dans les cordages. Et l'un de mes plus beaux souvenirs est celui de la fois où je surpris une des bonnes que nous eûmes à une époque où on pouvait encore se le permettre, elle se tenait devant une autre fenêtre et doucement levait pour les élagueurs son tablier, puis son chemisier, et leur montrait ses seins avant de se retourner brutalement en riant, les abandonnant au milieu des branchages avec leur éblouissant désarroi et le risque d'en perdre l'équilibre. Ces gens-là, ma mère essayait de les aider, elle les payait généreusement, considérant que notre gêne n'était rien comparée à leur misère et ne discutant jamais lorsqu'ils lui proposaient un prix pour leur travail, de la même manière qu'elle donnait un petit supplément quand elle pouvait à une des jeunes couturières qui allait se marier, c'était sa manière de tenir son rang, celui qu'elle avait quand mon père vivait encore.

L'usine devenue atelier était donc notre seul et maigre revenu. Mes sœurs, joyeuses, rieuses, se faisaient du

souci pour leur avenir, comparant leur situation à celle, bien plus aisée, de nos cousines maternelles. Quant à moi, pendant toute mon adolescence, j'ai espéré pouvoir faire des études supérieures. Mes sœurs l'espérèrent du fond du cœur elles aussi. Elles se penchaient avec intérêt sur mes lectures, tandis que ma mère tissait autour de moi lisant une sorte de barrière de silence et d'approbation. Elle me donnait même, malgré la petitesse de ses moyens, un peu d'argent pour acheter des livres et assouvir ma passion pour l'histoire de Napoléon ou celle d'Alexandre le Grand. Mais lorsque j'achevai l'école, elle fut sans pitié. Était-ce son tempérament, ou la dureté de son statut de veuve désargentée et sans cesse au bord du désarroi financier, toujours est-il qu'elle refusa que je fasse ces études que j'espérais et que de toute façon elle ne pouvait me payer. Elle alla un matin voir notre voisin Raymond, le benjamin des fils de Wakim Nassar, qui, revenu prospère d'Égypte après avoir réparé des pneus de vélos à Ismaïlia, vendu des tourne-disques au porte-à-porte au Caire, fondé des kiosques à sandwiches et des buvettes pour les soldats anglais dans le désert libyque et obtenu une part de la concession de transbordement sur le canal de Suez, avait restauré la Grande Maison de son père, où l'on pouvait aller depuis chez nous par un chemin vicinal bordé de vieux orangers et de figuiers. Elle alla donc voir Raymond Nassar et lui demanda s'il y avait une place pour moi dans le magasin de tissus qu'il avait ouvert à Souk Ayass. « Il lui faut du travail, dit-elle, il doit

